



CONTES DES FÉES

PAR PERRAULT,

ORNÉS DE HUIT FIGURES.

Paris.
CHASSAIGNON, IMP.-LIB
rue Gît-le-Cœur, 7.

1837.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON.



LA BARBE BLEUE.



LE PETI T CHAPERON ROUGE.

CONTES
DES FÉES.

LA BARBE BLEUE.

CONTE.

Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderies et des earrosses tout dorés ; mais par malheur cet homme avait la barbe bleue : cela le rendait si laid et si terrible, qu'il n'était ni femme ni fille qui ne s'enfuient devant lui. Une de ses voisines, dame de qualité, avait deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, en lui laissant le choix de celle qu'elle voudrait lui donner. Elles n'en voulaient point toutes d'eux, et se le renvoyèrent l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui avait la barbe bleue. Ce qui les dégoûtait, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes

et qu'on ne savait ce que ces femmes étaient devenues. La Barbe bleue, pour faire connaissance, les mena avec leur mère, et trois ou quatre de leurs meilleures amies et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'était que promenades, que parties de chasse et de pêche, que danses et festins, que collations : on ne dormait point, et on passait toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres : enfin tout alla si bien, que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avait plus la barbe si bleue, et que c'était un fort honnête homme. Dès qu'on fut de retour à la ville, le mariage se conclut. Au bout d'un mois, la Barbe bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un voyage en province, de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence; qu'il la priait de se bien divertir pendant son absence; qu'elle fit venir ses bonnes amies; qu'elle les menât à la campagne, si elle voulait; que partout elle fît bonne chère. Voilà, lui dit-il, les clés des deux grands garde-meubles; voilà celle de mes coffre-forts où est mon or et mon argent; celle de mes cassettes où sont mes pierreries, et voilà le passe-partout de tous les appartemens.

Pour cette petite clé-ci, c'est la clé du cabinet du bout de la grande galerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez partout ; mais pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, et je vous le défends de telle sorte, que, s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venait d'être ordonné ; et lui, après l'avoir embrassée, monte dans son carrosse, et part pour son voyage. Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât quérir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y était, à cause de sa barbe bleue qui leur faisait peur.

Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les cabinets, les garde-robes, toutes plus belles les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles, où elles ne pouvaient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sophas, des cabinets, des guéridons, des tables et des miroirs où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête, et dont les bordures, les unes de glaces, les autres d'argent et de vermeil doré, étaient les plus belles et les plus magnifiques qu'on

eût jamais vues; elles ne cessaient d'exagérer, d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant ne se divertissait point à voir toutes ses richesses, à cause de l'impatience qu'el e avait d'aller ouvrir le cabinet de l'app rtement bas.

Elle fut si pressée de sa curiosité, que, sans considérer qu'il était malhonnête de quitter sa compagnie, elle descendit par un escalier dérobé, et avec tant de précipitation, qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Etant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son mari lui avait faite, et considérant qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéissante; mais la tentation était si forte, qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clé, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées; après quelques momens elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé dans lequel se miraient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs : c'étaient toutes les femmes que la Barbe bleue avait épousées, et qu'il avait égorgées l'une après l'autre.

Elle pensa mourir de peur, et la clé du cabinet qu'elle venait de retirer de la ser-

rure, lui tomba de la main. Après avor un peu repris ses sens, elle ramassa la clé, referma la porte, et monta à sa chambre pour se remettre un peu; mais elle n'en pouvait venir à bout tant elle était émue. Ayant remarqué que la clé du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois, mais le sang ne s'en allait point; et elle eut beau la laver, et même la frotter avec du sable et du grès, il y demeura toujours du sang; car la clé était fée, et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout-à-fait: quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre.

La Barbe bleue revint de son voyage dès le soir même, et dit qu'il avait reçu des lettres dans le chemin, qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour. Le lendemain il lui redemanda les clés, et elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé. D'où vient, lui dit-il, que la clé du cabinet n'est point avec les autres? — Il faut, dit-elle, que je l'aie laissée là-haut sur ma table. — Ne manquez pas, dit la Barbe bleue, de me la donner tantôt. Après plusieurs remises, il

fallut apporter la clé. La Barbe bleue l'ayant considérée, dit à sa femme : Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clé ? — Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort. —Vous n'en savez rien, reprit la Barbe bleue; je le sais bien, moi: vous avez voulu entrer dans le cabinet. Eh bien! madame, vous y entrerez et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues.

Elle se jeta aux pieds de son mari, en pleurant et en lui demandant pardon avec toutes les marques d'un vrai repentir, de n'avoir pas été obéissante. Elle aurait attendri un rocher, belle et affligée comme elle était; mais la Barbe bleue avait un cœur plus dur que la pierre. Il faut mourir, Madame, lui dit-il, et tout-à-l'heure. — Puisqu'il faut mourir, répondit-elle en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu le temps pour prier Dieu. — Je vous donne un demi quart-d'heure, reprit la Barbe bleue, mais pas un moment davantage. Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa sœur, et lui dit : Ma sœur Anne, car elle s'appelait ainsi, monte, je te prie, sur le haut de la tour, pour voir si mes frères ne viennent point : ils m'ont promis qu'ils me viendraient voir aujourd'hui ; et si tu les vois, fais-leur signe de se hâter.

La sœur Anne monta sur le haut de la tour, et la pauvre affligée lui criait de temps en temps : Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? » Et la sœur Anne lui répondait : « Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie. » Cependant la Barbe bleue, tenant un grand coutelas à la main, criait de toute sa force : Descends vite, où je monterai là-haut ! — Encore un moment, s'il vous plaît, lui répondit sa femme. Et aussitôt elle criait tout bas : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? » Et la sœur Anne répondait : « Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie. » Descends donc vite, criait la Barbe bleue, ou je monterai là-haut! — Je m'en vais, répondait la femme, puis elle criait : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci. — Sont-ce mes frères ? — Hélas ! non, ma sœur, je vois un troupeau de moutons. — Ne veux-tu pas descendre? criait la Barbe bleue. — Encore un petit moment, répondit sa femme; et puis elle criait : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » — Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté ; mais ils sont bien loin encore. Dieu soit

loué ! s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères ! Je leur fais signe tant que je puis de se hâter. La Barbe bleue se mit à crier si fort, que toute la maison en trembla.

La pauvre femme descendit et alla se jeter à ses pieds tout éplorée et tout échevelée. Ce ne sert de rien, lui dit la Barbe bleue, il faut mourir : puis la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre levant le coutelas en l'air, il allait lui abattre la tête. La pauvre femme se retournant vers lui, et le regardant avec des yeux mourans, lui demanda un petit moment pour se recueillir. Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu, et levant son bras... Dans ce moment on heurta si fort à la porte, que la Barbe bleue s'arrêta tout court; on ouvrit, et aussitôt on vit entrer deux cavaliers qui, mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe bleue. Il reconnut que c'étaient les frères de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver, mais les deux frères le poursuivirent de si près qu'ils l'attrapèrent avant qu'il put gagner le perron. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps, et le laissèrent mort. La pauvre femme était presque aussi morte que son mari, et n'avait pas la

force de se lever pour embrasser ses frères.

Il se trouva que la Barbe bleue n'avait point d'héritiers, et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa jeune sœur Anne avec un jeune gentilhomme dont elle était aimée depuis long-temps; une autre partie à acheter des charges de capitaine à ses deux frères, et le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec la Barbe bleue.

MORALITÉ.

La curiosité, malgré tous ses attraits,
Coûte souvent bien des regrets.
On en voit tous les jours mille exemples paraître.
C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien léger :
Dès qu'on le prend, il cesse d'être,
Et toujours il coûte trop cher.

AUTRE MORALITÉ.

Pour peu qu'on ait l'esprit censé,
Et que du monde on sache le grimoire,
On voit bientôt que cette histoire
Est un conte du temps passé.

Il n'est plus d'époux si terrible,
Ni qui demande l'impossible :
Fût-il mal content et jaloux,
Près de sa femme on le voit filer doux ;
Et de quelque couleur que sa barbe puisse être,
On a peine à juger qui des deux est le maître.

LE PETIT CHAPERON ROUGE.

CONTE.

Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir : sa mère en était folle, et sa mère-grande plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge qui lui séyait si bien, que partout on l'appelait le Chaperon rouge.

Un jour sa mère, ayant fait des galettes, lui dit : Va voir comment se porte ta mère-grande, car on m'a dit qu'elle était malade ; porte-lui une galette et ce petit pot de beurre. Le petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grande, qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger, mais il n'osa, à cause de

quelques bûcherons qui étaient dans la forêt. Il lui demanda où elle allait. La pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter un loup, lui dit : Je vais voir ma mère-grande, et lui porter une galette avec un petit pot de beurre que ma mère lui envoie. — Demeure-t-elle bien loin? lui dit le Loup. — Oh! oui, lui dit le petit Chaperon rouge; c'est par-delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du village. — Eh bien! dit le Loup, je veux l'aller voir aussi, et je m'en y vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là, et nous verrons à qui plus tôt y sera. Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, et à faire des bouquets de petites fleurs qu'elle rencontrait.

Le Loup ne fut pas long-temps à arriver à la maison de la mère-grande; il heurta, toc, toc. — Qui est là? — C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, dit le Loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie La bonne mère-grande, qui était dans son lit, à

cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria : Tire la chevillette, la bobinette cherra. Le Loup tira la chevillette et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la dévora en moins de rien, car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé. Ensuite il ferma la porte, et s'alla coucher dans le lit de la mère-grande, en attendant le petit Chaperon rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte; toc, toc. — Qui est là? Le petit Chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord; mais croyant que sa mère-grande était enrhumée, répondit : C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie.

Le Loup lui cria en adoucissant sa voix : Tire la chevillette, la bobinette cherra. Le petit Chaperon rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Le Loup la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit, sous la couverture : Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moi. Le petit Chaperon se déshabille et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grande était faite en son déshabillé. Elle lui dit : Ma mère-grande, que vous

avez de grands bras ! — C'est pour mieux t'embrasser, ma fille. — Ma mère-grande, que vous avez de grandes jambes ! — C'est pour mieux courir, mon enfant. — Ma mère-grande, que vous avez de grandes oreilles ! — C'est pour mieux écouter, mon enfant. — Ma mère-grande, que vous avez de grands yeux ! — C'est pour mieux vous voir, mon enfant. — Ma mère-grande, que vous avez de grandes dents ! — C'est pour te manger. Et en disant ces mots, le méchant Loup se jeta sur le petit Chaperon rouge, et le mangea.

MORALITÉ.

On voit ici que de jeunes enfans,
Surtout de jeunes filles,
Belles, bien faites et gentilles,
Font très-mal d'écouter toutes sortes de gens,
Et que ce n'est pas chose étrange
S'il en est tant que le loup mange.

Je dis le loup, car tous les loups
Ne sont pas de même sorte.
Il en est d'une humeur accorte,
Sans bruit, sans fiel et sans courroux,
Qui, privés, complaisans et doux,
Suivent les jeunes demoiselles
Jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles.
Mais, hélas ! qui ne sait que ces loups doucereux
De tous les loups sont les plus dangereux.



LES FÉES.

CONTE.

Il était une fois une veuve qui avait deux filles : l'aînée lui ressemblait si fort et d'humeur et de visage, que qui la voyait, voyait la mère. Elles étaient toutes deux si désagréables et si orgueilleuses, qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son père, pour la douceur et pour l'honnêteté, était avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir.

Comme on aime naturellement son sem-

blable, cette mère était folle de sa fille aînée, et en même temps avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la cuisine et travailler sans cesse.

Il fallait, entre autres choses, que cette pauvre enfant allât, deux fois par jour, puiser de l'eau à une grande demi-lieue du logis, et qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle était à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme, qui la pria de lui donner à boire. Oui-dà, ma bonne mère, dit cette belle fille. Et rinçant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine, et la lui présenta, soutenant toujours la cruche, afin qu'elle but plus aisément.

La bonne femme ayant bu, lui dit : Vous êtes si belle, si bonne et si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don (car c'était une fée qui avait pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où irait l'honnêteté de cette jeune fille.) Je vous donne pour don, poursuivit la fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une fleur, ou une pierre précieuse.

Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine. Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé

si long-temps. En disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux roses, deux perles et deux gros diamans. Que vois-je là? dit sa mère tout étonnée; il lui sort de la bouche des perles et des diamans! D'où vient cela, ma fille (ce fut là la première fois qu'elle l'appela sa fille)? La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé, non sans jeter une infinité de diamans. Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille. Tenez, Fanchon, Voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur quand elle parle! ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement.

Il me ferait beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine! Je veux que vous y alliez, reprit la mére, et tout-à-l'heure. Elle y alla, mais toujours en grondant; elle prit le plus beau flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plus tôt arrivée à la fontaine, qu'elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vêtue, qui vint lui demander à boire; c'était la même fée qui avait apparu à sa soeur, mais qui avait pris l'air et les habits d'une princesse, pour voir jusqu'où irait la malhonnêteté de cette fille. Est-ce que je suis venue, lui dit or-

gueilleusement cette brutale, pour vous donner à boire? Justement, j'ai apporté un flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à madame; j'en suis d'avis, buvez à même si vous voulez.

— Vous n'êtes guère honnête, reprit la fée sans se mettre en colère. Eh bien! puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don qu'à chaque parole que vous direz il vous sortira de la bouche un serpent ou un crapaud.

D'abord que sa mère l'aperçut, elle lui cria : Eh bien! ma fille! Eh bien! ma mère! lui répondit la brutale, en jetant deux vipères et deux crapauds. O ciel, s'écria la mère, que vois-je là! C'est sa sœur qui en est la cause; elle me le paiera; et aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, et alla se sauver dans la forêt prochaine. Le fils du roi, qui revenait de la chasse, la rencontra, et la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisait là toute seule, et ce qu'elle avait à pleurer.

Hélas! Monsieur, répondit-elle, c'est ma mère qui m'a chassée du logis. Le fils du roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles et autant de diamans, la pria de lui dire d'où cela lui venait : elle lui conta toute son aventure. Le fils du roi en devint

amoureux, et considéra qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à une autre, l'emmena au palais du roi son père, où il l'épousa. Pour sa sœur, elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle ; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

MORALITÉ.

Les diamans et les pistoles
Peuvent beaucoup sur les esprits ;
Cependant les douces paroles
Ont encore plus de force, et sont d'un plus grand prix.

AUTRE MORALITÉ.

L'honnêteté coûte des soins,
Et veut un peu de complaisance ;
Mais tôt ou tard elle a sa récompense ;
Et souvent dans le temps qu'on y pense le moins.



LA BELLE AU BOIS DORMANT.

CONTE.

Il y avait une fois un roi et une reine qui étaient si fâchés de n'avoir point d'enfant, si fâchés, qu'on ne saurait dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde : voeux, pélerinages, tout fut mis en œuvre, et rien n'y faisait. Enfin pourtant la reine devint grosse, et accoucha d'une fille.

On fit un beau baptême; on donna pour marraines à la petite princesse toutes les fées qu'on put trouver dans le pays (il

s'en trouva sept), afin que chacune d'elles lui faisant un don, comme c'était la coutume des fées de ce temps-là, la princesse eût, par ce moyen, toutes les perfections imaginables. Après les cérémonies du baptême, toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avait un grand festin pour les fées. On mit devant chacune un couvert magnifique, avec un étui d'or massif, où il y avait une cuiller, une fourchette, et un couteau de fin or, garni de diamans et de rubis. Mais comme chucun prenait sa place à table, on vit entrer une vieille fée qu'on n'avait point priée, parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'une tour, et qu'on la croyait morte ou enchantée. Le roi lui fit donner un couvert; mais il n'y eût pas moyen de lui donner un étui d'or massif, comme aux autres, parce que l'on n'en avait fait que sept pour les sept fées.

La vieille crut qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes fées qui se trouva auprès d'elle l'entendit, et jugeant qu'elle pourrait donner quelques fâcheux dons à la petite princesse, alla, dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière, et de pouvoir réparer, autant qu'il lui serait possible, le mal que la vieille aurait fait.

Cependant les fées commencèrent à faire leur don à la princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle serait la plus belle personne du monde ; celle d'après, qu'elle aurait de l'esprit comme un ange ; la troisième, qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait ; la quatrième, qu'elle danserait parfaitement bien ; la cinquième, qu'elle chanterait comme un rossignol, et la sixième, qu'elle jouerait de toutes sortes d'instrumens dans la dernière perfection. Le rang de la vieille fée étant venu, elle dit en branlant la tête avec plus de dépit que de vieillesse, que la princesse se percerait la main d'un fuseau, et qu'elle en mourrait.

Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, et il n'y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment la jeune fée sortit de derrière la tapisserie, et dit tout haut ces paroles : « Rassurez-vous, roi et reine, votre fille ne mourra pas; il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait : la princesse se percera la main d'un fuseau; mais au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil, qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un roi viendra la réveiller. »

Le roi, pour tâcher d'éviter le malheur

annoncé par la vieille, fit publier aussitôt un édit par lequel il défendait à toutes personnes de filer au fuseau, ni d'avoir des fuseaux chez soi, sous peine de la vie. Au bout de quinze ou seize ans, le roi et la reine étaient allés à une de leurs maisons de plaisance ; il arriva que la jeune princesse courant un jour dans le château, et montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut d'un donjon, dans un petit galetas, où une bonne vielle était seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avait point ouï parler des défenses que le roi avait faites de filer au fuseau. « Que faites-vous là, ma bonne femme? dit la princesse. Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille, qui ne la connaissait pas. Ah! que cela est joli, reprit la princesse! comment faites-vous? Donnez-moi que je voie si j'en ferais bien autant. »

Elle n'eut pas plus tôt pris le fuseau, que comme elle était fort vive, un peu étourdie, et que d'ailleurs l'arrêt des fées l'ordonnait ainsi, elle s'en perça la main et tomba évanouie. La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours : on vient de tous côtés, on jette de l'eau au visage de la princesse, on la délace, on lui frappe dans les mains, on lui frotte les tempes avec de l'eau de la reine de Hongrie, mais rien ne

la faisait revenir. Alors le roi, qui était monté au bruit, se souvint de la prédiction des fées, et jugeant bien qu'il fallait que cela arrivât, puisque les fées l'avaient dit, fit mettre la princesse dans le plus bel appartement du palais, sur un lit de broderie d'or et d'argent. On eût dit un ange, tant elle était belle, car son évonouissement n'avait point ôté les couleurs vives de son teint : ses joues étaient incarnates, et ses lèvres comme du corail ; elle avait seulement les yeux fermés, mais on l'entendait respirer doucement, ce qui faisait voir qu'elle n'était pas morte.

Le roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue. La bonne fée qui lui avait sauvé la vie, en la condamnant à vivre cent ans, était dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là, lorsque l'accident arriva à la princesse ; mais elle en fut avertie en un instant par un petit nain qui avait des bottes de sept lieues (c'étaient des bottes avec lesquelles on faisait sept lieues d'une seule enjambée). La fée partit aussitôt, et on la vit au bout d'une heure arriver dans un charriot de feu traîné par des dragons. Le roi lui alla présenter la main à la descente du charriot.

Elle approuva tout ce qu'il avait fait ;

mais comme elle était grandement prévoyante, elle pensa que quand la princesse viendrait à se réveiller, elle serait bien embarrassée toute seule dans ce vieux château. Voici ce qu'elle fit. Elle toucha de sa baguette tout ce qui était dans ce château (hors le roi et la reine), gouvernantes, filles d'honneur, femmes de chambre, gentilshommes, officiers, maîtres d'hôtel, cuisiniers, marmitons, galopins, gardes, suisses, valets de pied; elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les écuries, avec les palefreniers, les gros mâtins de la basse-cour et la petite Pouffle, petite chienne de la princesse, qui était auprès d'elle sur son lit.

Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même temps que leur maîtresse, afin d'être toujours prêts à la servir quand elle en aurait besoin. Les broches mêmes qui étaient au feu, toutes pleines de perdrix et de faisans, s'endormirent et le feu aussi. Tout cela se fit en un moment : les fées n'étaient pas longues à leur besogne. Alors le roi et la reine, après avoir baisé leur cher enfant sans qu'elle s'éveillât, sortirent du château, firent publier des défenses à qui que ce fût d'en approcher.

Ces défenses n'étaient pas nécessaires,

car il crut dans un quart-d'heure, tout autour du parc, une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines entrelacées les unes dans les autres, que ni bête ni homme n'y aurait pu passer, en sorte qu'on ne voyait plus que le haut des tours du château, encore n'était-ce que de bien loin. On ne douta point que la fée n'eût encore fait là un tour de son métier, afin que la princesse, pendant qu'elle dormait, n'eût rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le fils d'un roi qui régnait alors, et qui était d'une autre famille que la princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'était que ces tours qu'il voyait au-dessus d'un grand bois fort épais. Chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï parler : les uns disaient que c'était un vieux château où il revenait des esprits ; les autres, que tous les sorciers de la contrée y faisaient leur sabbat. La plus commune opinion était qu'un ogre y demeurait, et que là il emportait tous les enfans qu'il pouvait attrapper, pour les pouvoir manger à son aise et sans qu'on pût le suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois.

Le prince ne savait qu'en croire, lorsqu'un vieux paysan prit la parole et dit :

Mon prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon père qu'il y avait dans ce château une princesse, la plus belle qu'on eût su voir ; qu'elle y devait dormir cent ans, et qu'elle serait réveillée par le fils d'un roi, à qui elle était réservée. Le jeune prince, à ce discours, se sentit tout de feu ; il crut sans balancer qu'il mettrait fin à une si belle aventure ; et poussé par l'amour et par la gloire, il résolut de voir sur-le-champ ce qui en était.

A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'eux-mêmes pour le laisser passer. Il marche vers le château, qu'il voyait au bout d'une grande avenue, où il entra ; et, ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre, parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il avait été passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin : un prince jeune et amoureux est toujours vaillant.

Il entra dans une grande avant-cour, où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte. C'était un affreux silence : l'image de la mort s'y présentait partout, et ce n'était que des corps étendus d'hommes et d'animaux qui paraissaient morts. Il reconnut pourtant bien

aux nez bourgeonnés et à la face vermeille des suisses, qu'ils n'étaient qu'endormis; et leurs tasses, où il y avait encore quelques gouttes de vin, montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant. Ils passa dans une grande cour pavée de marbre : il monte l'escalier; il entre dans la salle des gardes, qui étaient rangés en haie, la carabine sur l'épaule, en ronflant de leur mieux.

Il traverse plusieurs chambres pleines de gentilshommes et de dames dormant tous, les uns debout, les autres assis. Il entre dans une chambre toute dorée, et il voit, sur un lit dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu; une princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin. Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle. Alors, comme la fin de l'enchantement était venue, la princesse s'éveilla, et le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne semblait le permettre : « Est-ce vous, mon prince, lui dit-elle? vous vous êtes bien fait attendre! »

Le prince, charmé de ces paroles, et plus encore de la manière dont elles étaient

dites, ne savait comment lui témoigner sa joie et sa reconnaissance ; il l'assura qu'il l'aimait plus que lui-même. Ses discours furent assez mal arrangés; ils en plurent davantage : peu d'éloquence, beaucoup d'amour. Il était plus embarrassé qu'elle, et l'on ne doit pas s'en étonner; elle avait eu le temps de songer à ce qu'elle aurait à lui dire : car il y a apparence (l'histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne fée, pendant un si long sommeil, lui avait procuré le plaisir des songes agréables. Enfin il y avait quatre heures qu'ils se parlaient, et ils ne s'étaient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avaient à se dire.

Cependant tout le palais s'était réveillé avec la princesse : chacun songeait à faire sa charge; et comme ils n'étaient pas tous amoureux, ils mouraient de faim. La dame d'honneur, pressée comme les autres, s'impatienta, et dit tout haut à la princesse que la viande était servie. Le prince aida la princesse à se relever : elle était tout habillée, et fort magnifiquement; mais il se garda bien de lui dire qu'elle était habillée comme ma mère-grande, et qu'elle avait un collet monté : elle n'en était pas moins belle.

Ils passèrent dans un salon de miroirs, et y soupèrent servis par les officiers de la

princesse. Les violons et les haut-bois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eût près de cent ans qu'on ne les jouât plus; et après souper, sans perdre de temps, le grand aumônier les maria dans la chapelle du château, et la dame d'honneur leur tira le rideau.

Ils dormirent peu, la princesse n'en avait pas grand besoin; et le prince la quitta dès le matin pour retourner à la ville, où son père devait être en peine de lui.

Le prince lui dit qu'en chassant il s'était perdu dans la forêt, et qu'il avait couché dans la hutte d'un charbonnier, qui lui avait fait manger du pain noir et du fromage. Le roi, son père, qui était bonhomme, le crut; mais sa mère n'en fut pas bien persuadée, et voyant qu'il allait presque tous les jours à la chasse, et qu'il avait toujours une raison en main pour s'excuser quand il avait couché deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'eût quelque amourette; car il vécut avec la princesse plus de deux ans entiers, et en eut deux enfans, dont le premier, qui était une fille, fut nommé l'*Aurore*, et le second un fils qu'on nomma *Jour*, parce qu'il paraissait encore plus beau que sa sœur.

La reine dit plusieurs fois à son fils,

pour le faire expliquer, qu'il fallait se contenter dans la vie; mais il n'osa jamais se fier à elle de son secret : il la craignait, quoiqu'il l'aimât, car elle était de race ogresse, et le roi ne l'avait épousée qu'à cause de ses grands biens. On disait même bas à la cour qu'elle avait les inclinations des ogres, et qu'en voyant passer de petits enfans, elle avait toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux : ainsi le prince ne voulut jamais rien dire.

Mais quand le roi fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, et qu'il se vit le maître, il declara publiquement son mariage, et alla, en grande cérémonie quérir la reine, sa femme, dans son château. On lui fit une entrée magnifique dans la ville capitale, où elle entra au milieu de ses deux enfans. Quelque temps après, le roi alla faire la guerre à l'empereur Cantalabutte, son voisin. Il laissa la régence du royaume à la reine sa mère, et lui recommanda sa femme et ses enfans. Il devait être à la guerre tout l'été, et dès qu'il fut parti, la reine-mère envoya sa bru et ses enfans à une maison de campagne, dans le bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie.

Elle y alla quelques jours après, et dit un soir à son maître-d'hôtel : Je veux man-

ger demain à mon dîner la petite Aurore. Ah! Madame, dit le maître-d'hôtel. Je le veux, dit la reine (et elle dit d'un ton d'ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche, et je veux la manger à la sauce Robert. Ce pauvre homme, voyant bien qu'il ne fallait pas se jouer à une ogresse, prit son grand couteau, et monta à la chambre de la petite Aurore : elle avait pour lors quatre ans, et vint en sautant et en riant se jeter à son cou et lui demander du bonbon. Il se mit à pleurer; le couteau lui tomba des mains, et il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau, et lui fit une si bonne sauce, que sa maîtresse l'assura qu'elle n'avait rien mangé de si bon.

Il avait emporté en même temps la petite Aurore, et l'avait donnée à sa femme, pour la cacher dans le logement qu'elle avait au fond de la basse-cour. Huit jours après, la méchante reine dit à son maître-d'hôtel: Je veux manger à mon souper le petit Jour. Il ne répliqua pas, résolu de la tromper comme l'autre fois. Il alla chercher le petit Jour, et le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisait des armes avec un gros singe; il n'avait pourtant que trois ans. Il le porta à sa femme, qui le cacha avec la petite Aurore, et donna à la place du petit Jour un petit chevreau fort

tendre, que l'ogresse trouva admirablement bon.

Cela était fort bien allé jusque-là; mais un soir, cette méchante reine dit au maître-d'hôtel: Je veux manger la reine à la même sauce que ses enfans. Ce fut alors que le pauvre maître-d'hôtel désespéra de la pouvoir encore tromper. La jeune reine avait vingt ans passés, sans compter les cent ans qu'elle avait dormi; sa peau était un peu dure, quoique belle et blanche; et le moyen de trouver dans la ménagerie une bête aussi dure que cela! Il prit la résolution, pour sauver sa vie, de couper la gorge à la reine et monta dans sa chambre, dans l'intention de n'en pas faire à deux fois. Il s'excitait à la fureur, et entra le poignard à la main dans la chambre de la jeune reine: il ne voulut pourtant point la surprendre, et lui dit avec beaucoup de respect l'ordre qu'il avait reçu de la reine-mère. Faites, faites, lui dit-elle, en lui tendant le cou; exécutez l'ordre qu'on vous a donné; j'irai revoir mes enfans, mes pauvres enfans que j'ai tant aimés.

Elle les croyait morts depuis qu'on les avait enlevés sans lui rien dire. Non, non, Madame, lui répondit le pauvre maître-d'hôtel tout attendri, vous ne mourrez point, et vous ne laisserez point d'aller re-

voir vos enfans; mais ce sera chez moi où je les ai cachés, et je tromperai encore la reine, en lui faisant manger une jeune biche en votre place. Il la mena aussitôt à sa chambre, où la laissant embrasser ses enfans et pleurer avec eux, il alla accommoder une biche, que la reine mangea à son souper, avec le même appétit que si c'eût été la jeune reine. Elle était bien contente de sa cruauté; elle se préparait à dire au roi, à son retour, que des loups enragés avaient mangé la reine, sa femme, et ses enfans.

Un soir, qu'elle rôdait à son ordinaire dans les cours et basses-cours du château, pour y haleiner quelque viande fraîche, elle entendit dans une salle basse le petit Jour qui pleurait, parce que la reine, sa mère, le voulait faire fouetter, à cause qu'il avait été méchant, et elle entendit aussi la petite Aurore qui demandait pardon pour son frère.

L'ogresse reconnut la voix de la reine et de ses enfans; et furieuse d'avoir été trompée, elle commanda dès le lendemain au matin, avec une voix épouvantable qui faisait trembler tout le monde, qu'on apportât au milieu de la cour une grande cuve, qu'elle fit remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres et de serpens, pour y faire jeter la reine et ses enfans, le maî-

tre-d'hôtel, sa femme et sa servante : elle avait donné ordre de les amener les mains liées derrière le dos. Ils étaient-là, et les bourreaux se préparaient à les jeter dans la cuve, lorsque le roi, qu'on n'attendait pas sitôt, entra à cheval dans la cour ; il était venu en poste, et demanda, tout étonné, ce que voulait dire cet horrible spectable. Personne n'osait l'en instruire, quand l'ogresse, enragée de voir ce qu'elle voyait, se jeta elle-même la tête la première, dans la cuve, et fut dévorée en un instant par les vilaines bêtes qu'elle y avait fait mettre. Le roi ne laissa pas d'en être fâché, elle était sa mère ; mais il s'en consola bientôt avec sa belle femme et ses enfans.

MORALITÉ.

Attendre quelque temps pour avoir un époux
Riche, bien fait, galant et doux,
La chose est assez naturelle ;
Mais l'attendre cent ans, et toujours en dormant,
On ne trouve plus de femelle
Qui dorme si tranquillement.
La fable semble encor vouloir nous faire entendre
Que souvent de l'hymen les agréables nœuds,
Pour être différés n'en sont pas moins heureux,
Et qu'on ne perd rien pour attendre :
Mais le sexe avec tant d'ardeur
Aspire à la foi conjugale,
Que je n'ai pas la force ni le cœur
De lui prêcher cette morale.



LE MAITRE CHAT,

OU LE CHAT BOTTÉ.

CONTE.

Un meunier ne laissa pour tous biens à trois enfans qu'il avait, que son moulin, son âne et son chat. Les partages furent bientôt faits ; ni le notaire, ni le procureur n'y furent appelés : ils auraient eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le moulin, le second eut l'âne, et le

plus jeune n'eût que le chat. Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre lot. Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble : pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat, et que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim.

Le chat qui entendait ce discours, mais qui n'en fit pas semblant, lui dit d'un air posé et sérieux : Ne vous affligez pas, mon maître, vous n'avez qu'à me donner un sac et me faire faire une paire de bottes pour aller dans les broussailles, et vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. Quoique le maître du chat ne fit pas grands fonds là-dessus, il lui avait vu faire tant de tours de souplesse pour prendre des rats et des souris, comme quand il se pendait par les pieds, ou qu'il se cachait dans la farine, pour faire le mort, qu'il ne désespéra pas d'en être secouru dans sa misère.

Lorsque le chat eut ce qu'il avait demandé, il se botta bravement, et mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant, et s'en alla dans une garenne où il y avait grand nombre de lapins. Il mit du son et des lacerons dans son sac, et s'étendant comme s'il eût

été mort, il attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore des ruses du monde, vint se fourrer dans son sac pour manger ce qu'il y avait mis. A peine fut-il couché qu'il eut contentement : un jeune étourdi de lapin entra dans son sac, et le maître chat, tirant aussitôt les cordons, le prit et le tua sans miséricorde.

Tout glorieux de sa proie, il s'en alla chez le roi, et demanda à lui parler. On le fit monter à l'appartement de sa majesté, où étant entré, il fit une grande révérence au roi, et lui dit : Voilà, sire, un lapin de garenne que M. le marquis de Carabas (c'était le nom qu'il lui prit en gré de donner à son maître) m'a chargé de vous présenter de sa part. Dis à ton maître, répondit le roi, que je le remercie, et qu'il me fait plaisir. Une autre fois il alla se cacher dans un blé, tenant toujours son sac ouvert; et lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons, et les prit toutes deux. Il alla ensuite les présenter au roi, comme il avait fait du lapin de garenne. Le r[illegible] reçu[illegible]
encore avec plaisir les deux per[illegible]drix, e[illegible]t
fit donner pour boire. [illegible] lui

Le chat continua ai[illegible]
ou trois mois de porter [illegible]si pendan[illegible]
au roi, du gibier de [illegible] de temps en temps
Un jour qu'il [illegible] la chasse de son maître,
[illegible]ut que le roi devait aller à

la promenade sur le bord de la rivière avec sa fille, la plus belle princesse du monde, il dit à son maître : Si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite ; vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière, à l'endroit que je vous montrerai, et ensuite me laisser faire. Le marquis de Carabas fit tout ce que son chat lui conseillait, sans savoir à quoi cela serait bon. Dans le temps qu'il se baignait, le roi vint à passer, et le chat se mit à crier de toutes sa force : Au secours ! au secours ! voilà M. le marquis de Carabas qui se noie ! A ce cri, le roi mit la tête à la portière, et reconnaissant le chat qui lui avait apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ses gardes qu'on allât vite au secours de M. le marquis de Carabas. Pendant qu'on retirait le pauvre marquis de la rivière, le chat s'approchant du carrosse, dit au roi que, dans le temps que son maître se baignait, il était venu des voleurs qui avaient emporté ses habits, quoiqu'il eût crié au voleur de toute sa fo[illegible]ce ; le drôle les avait cachés sous une gross[illegible] pierre.

Le roi ordo[illegible]nna aux officiers de sa garde-robe d'aller que[illegible]ir un de ses plus beaux habits pour M. le ma[illegible]rquis de Carabas : le roi lui fit mille caresses, [illegible] et, comme les beaux habits qu'on venait d[illegible] lui donner

relevaient sa bonne mine (car il était beau et bien fait de sa personne), la fille du roi le trouva fort à son gré; et le marquis de Carabas ne lui eut pas plus tôt jeté deux ou trois regards fort respectueux et un peu tendres, qu'elle en devint amoureuse à la folie. Le roi voulut qu'il montât dans son carrosse, et qu'il fût de la promenade. Le chat, ravi de voir que son dessein commençait à réussir, prit les devans, et ayant rencontré des paysans qui fauchaient un pré, il leur dit : « Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au roi que le pré que vous fauchez appartient à M. le marquis de Carabas, vous serez tous hachés comme chair à pâté. »

Le roi ne manqua pas à demander aux faucheurs à qui était ce pré qu'ils fauchaient. C'est à M. le marquis de Carabas, dirent-ils tous ensemble; car la menace du chat leur avait fait peur. Vous avez là un bel héritage! dit le roi au marquis de Carabas. Vous voyez, sire, répondit le marquis, c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années.

Le maître chat, qui allait toujours devant, rencontra des moissonneurs, et leur dit : « Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que ces blés appartiennent à M. le marquis de Carabas, vous serez

tous hachés menu comme chair à pâté. Le roi, qui passa un moment après, voulut savoir à qui appartenaient tous les blés qu'il voyait. C'est à M. le marquis de Carabas, répondirent les moissonneurs, et le roi s'en réjouit encore avec le marquis. Le chat qui allait devant le carrosse, disait toujours la même chose à tout ce qu'il rencontrait; et le roi était étonné des grands biens de M. le marquis. Le maître chat arriva dans un beau château, dont le maître était un ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu; car toutes les terres par où le roi avaient passé étaient de la dépendance de ce château. Le chat eut soin de s'informer qui était cet ogre, et ce qu'il savait faire, et demanda à lui parler, disant qu'il n'avait pas voulu passer si près de son château sans avoir l'honneur de lui faire la révérence. L'ogre le reçut aussi civilement que le peut un ogre, et le fit reposer.

On m'a assuré, dit le chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d'animaux, et que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lion, en éléphant. Cela est vrai, répondit l'ogre brusquement; et pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir lion. Le chat fut si effrayé de voir un lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non

sans peine et sans péril, à cause de ses bottes qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles. Quelque temps après le chat ayant vu que l'ogre avait sa première forme, descendit et avoua qu'il avait eu bien peur.

On m'a assuré encore, dit le chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux, par exemple, de vous changer en rat et en souris : je vous avoue que je tiens cela tout-à-fait impossible. Impossible? reprit l'ogre, vous allez voir; et en même temps il se changea en une souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le chat ne l'eut pas plutôt aperçue, qu'il se jeta dessus et la mangea.

Cependant le roi qui vit en passant le beau château de l'ogre, voulut entrer dedans. Le chat, qui entendit le bruit du carrosse qui passait sur le pont-levis, courut au-devant et dit au roi : Votre Majesté soit la bien-venue dans ce château de M. le marquis de Carabas! Comment, M. le marquis! s'écria le roi, ce château est encore à vous! il ne se peut rien de plus beau que cette cour et que tous ces bâtimens qui l'environnent : voyons le dedans, s'il vous plaît. Le marquis donna la main à la jeune princesse, et suivant le roi qui mon-

tait le premier, ils entrèrent dans une grande salle, où ils trouvèrent une magnifique collation que l'ogre avait fait préparer pour ses amis qui devaient le venir voir ce même jour-là, mais qui n'avaient pas osé entrer, sachant que le roi y était. Le roi, charmé des bonnes qualités de M. le marquis de Carabas, de même que sa fille qui en était folle, et voyant les grands biens qu'il possédait, lui dit après avoir bu cinq ou six coups : Il ne tiendra qu'à vous, M. le marquis, que vous ne soyez mon gendre. Le marquis, faisant de grandes révérences, accepta l'honneur que lui faisait le roi; et dès le soir même il épousa la princesse. Le chat devint grand seigneur, et ne courut plus après les souris que pour se divertir.

MORALITÉ.

Quelque grand que soit l'avantage
De jouir d'un riche héritage
Venant à nous de père en fils,
Aux jeunes gens, pour l'ordinaire,
L'industrie et le savoir-faire
Valent mieux que des biens acquis.

AUTRE MORALITÉ.

Si le fils d'un meunier, avec tant de vitesse,
Gagne le cœur d'une princesse,

Et s'en fait regarder avec des yeux mourans,
C'est que l'habit, la mine et la jeunesse,
Pour inspirer la tendresse,
Ne sont pas des moyens toujours indifférens.



CENDRILLON,

OU LA PETITE PANTOUFLE DE VERRE.

CONTE.

Il était une fois un gentilhomme qui épousa en secondes noces une femme, la plus hautaine et la plus fière qu'on ait ja-

maîs vue. Elle avait deux filles de son humeur, et qui lui ressemblaient en toutes choses. Le mari avait, de son côté, une jeune fille, mais d'une douceur et d'une beauté sans exemple : elle tenait cela de sa mère qui était la meilleure personne du monde.

Les noces ne furent pas plus tôt faites, que la belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur; elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendaient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la maison : c'était elle qui nettoyait la vaisselle et les montées, qui frottait la chambre de madame et celles de mesdemoiselles ses filles; elle couchait tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paillasse, pendant que ses sœurs étaient dans des chambres parquetées, où elles avaient des lits les plus à la mode, et des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête.

La pauvre fille souffrait tout avec patience, et n'osait se plaindre à son père, qui l'aurait grondée, parce que sa femme le gouvernait entièrement. Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle s'allait mettre au coin de la cheminée, et s'asseoir dans les cendres, ce qui faisait qu'on l'appelait

communément dans le logis, Cucendron. La cadette, qui n'était pas si malhonnête que son aînée, l'appelait Cendrillon. Cependant Cendrillon avec ses méchans habits, ne laissait pas d'être cent fois plus belle que ses sœurs, quoique vêtues magnifiquement.

Il arriva que le fils du roi donna un bal, et qu'il en pria toutes les personnes de qualité. Nos deux demoiselles y furent aussi priées, car elles faisaient grande figure dans le pays. Les voilà bien aises et bien occcupées à choisir les habits et les coiffures qui leur siéraient le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon; car c'était elle qui repassait le linge de ses sœurs, et qui goudronnait leurs manchettes. On ne parlait que de la manière dont on s'habillerait. Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge et ma garniture d'Angleterre. Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire; mais, en récompense, je mettrai mon manteau à fleurs d'or et ma barrière de diamans, qui n'est pas des plus indifférentes.

On envoya quérir la bonne coiffeuse, pour dresser les cornettes à deux rangs, et on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse. Elles appelèrent Cendrillon, pour lui demander son avis; car elle avait le

goût bon. Cependant Cendrillon les conseilla le mieux du monde, et s'offrit même à les coiffer ; ce qu'elles voulurent bien. En les coiffant, elles lui disaient : Cendrillon, serais-tu bien aise d'aller au bal? — Hélas! mesdemoiselles, vous vous moquez de moi ; ce n'est pas là ce qu'il me faut. — Tu as raison ; on rirait bien si on voyait un Cucendron aller au bal. Une autre que Cendrillon les aurait coiffées de travers ; mais elle était si bonne ! et elle les coiffa parfaitement. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles étaient transportées de joie. On rompit plus de douze lacets, à force de les serrer pour leur rendre la taille menue ; et elles étaient toujours devant le miroir.

Enfin l'heureux jour arriva ; on partit, et Cendrillon les suivit des yeux le plus long-temps qu'elle put. Lorsqu'elle ne les vit plus elle se mit à pleurer. Sa marraine, qui la vit tout en pleurs, lui demanda ce qu'elle avait. Je voudrais bien... Je voudrais bien... Elle pleurait si fort qu'elle ne put achever. Sa marraine, qui était fée, lui dit : Tu voudrais bien aller au bal, n'est-ce pas? Hélas! oui, dit Cendrillon en soupirant. Eh bien! seras-tu bonne fille? dit sa marraine ; je t'y ferai aller. Elle la mena dans sa chambre, et lui dit : Va dans

le jardin, et apporte-moi une citrouille. Cendrillon alla aussitôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver, et l'apporta à sa marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la ferait aller au bal.

Sa marraine la creusa, et n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussitôt changée en un beau carrosse tout doré. Ensuite elle alla regarder dans la souricière, où elle trouva six souris tout en vie. Elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la souricière; et à chaque souris qui sortait, elle lui donnait un coup de sa baguette, et la souris était aussitôt changée en un beau cheval; ce qui fit un bel attelage de six chevaux d'un beau gris de souris pommelé. Comme elle était en peine de quoi elle ferait un cocher, je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a point quelque rat dans la ratière, nous en ferons un cocher. Tu as raison, dit sa marraine; Cendrillon lui apporta la ratière, où il y avait trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe, et l'ayant touché, il fut changé en un gros cocher qui avait une des plus belles moustaches qu'on ait jamais vues.

Ensuite elle lui dit : Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derrière l'arro-

soir, apporte-les moi. Elle ne les eut pas plus tôt apportés, que la marraine les changea en six laquais, qui montèrent aussitôt derrière le carrosse avec leurs habits chamarrés, et qui s'y tenaient attachés comme s'ils n'eussent fait autre chose de toute leur vie. La fée dit alors à Cendrillon : Eh bien! voilà de quoi aller au bal : n'es-tu pas bien aise? — Oui, mais est-ce que j'irai comme cela avec mes vilains habits? Sa marraine ne fit que la toucher avec sa baguette, et en même temps ses habits furent changés en des habits de drap d'or et d'argent, tout chamarrés de pierreries; elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde.

Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse; mais sa marraine lui recommanda sur toutes choses de ne pas passer minuit, l'avertissant que si elle demeurait au bal un moment davantage, son carrosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, et que ses vieux habits reprendraient leur première forme. Elle promit à sa marraine qu'elle ne manquerait pas de sortir du bal avant minuit. Elle part ne se sentant pas de joie. Le fils du roi, qu'on alla avertir qu'il venait d'arriver une grande princesse qu'on ne connaissait point, courut la recevoir; il

lui donna la main à la descente du carrosse, et la mena dans la salle où était la compagnie. Il se fit alors un grand silence ; on cessa de danser, et les violons ne jouèrent plus, tant on était attentif à contempler les grandes beautés de cette jeune inconnue.

On n'entendait qu'un bruit confus : Ah! qu'elle est belle! le roi même, tout vieux qu'il était, ne laissa pas de la regarder, et de dire tout bas à la reine, qu'il y avait long-temps qu'il n'avait vu une si belle et si aimable personne. Toutes les dames étaient attentives à considérer sa coiffure et ses habits, pour en avoir, dès le lendemain de semblables, pourvu qu'il se trouvât des étoffes assez belles et des ouvriers assez habiles. Le fils du roi la mit à la place la plus honorable, et ensuite la prit pour la mener danser. Elle dansa avec tant de grâce, qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation dont le jeune prince ne mangea point, tant il était occupé à la considérer.

Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs et leur fit mille honnêtetés ; elle leur fit part des oranges et des citrons que le prince lui avait donnés, ce qui les étonna fort, car elles ne la connaissaient point. Lorsqu'elles causaient ainsi, Cendrillon entendit son-

ner onze heures trois quarts; elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie, et s'en alla le plus vite qu'elle put. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla remercier sa marraine, et, après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle souhaiterait bien aller encore le lendemain au bal, parce que le fils du roi l'en avait priée.

Comme elle était occupée à raconter à sa marraine tout ce qui s'était passé au bal; les deux sœurs heurtèrent à la porte : Cendrillon leur alla ouvrir. Que vous êtes long-temps à revenir! leur dit-elle en baillant, en se frottant les yeux, comme si elle n'eût fait que se réveiller. Elle n'avait cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles s'étaient quittées. Si tu étais venue au bal, lui dit une de ses sœurs, tu ne t'y serais pas ennuyée : il est venu la plus belle princesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir; elle nous a donné des oranges et des citrons. Cendrillon ne se sentait pas de joie; elle leur demanda le nom de cette princesse ; mais elles lui répondirent qu'on ne la connaissait pas; que le fils du roi en était fort en peine, et qu'il donnerait toute chose au monde pour savoir qui elle était.

Cendrillon sourit, et leur dit : Elle était donc bien belle? Mon Dieu, que vous êtes

heureuses ! Ne pourrais-je point la voir ? Hélas ! mademoiselle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune que vous mettez tous les jours. Vraiment, dit mademoiselle Javotte, je suis de cet avis ! prêtez votre habit à un vilain Cucendron comme cela ! il faudrait que je fusse bien folle. Cendrillon s'attendait bien à ce refus, et elle en fut bien aise, car elle aurait été grandement embarrassée si sa sœur eût bien voulu lui prêter son habit. Le lendemain les deux sœurs furent au bal, et Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le fils du roi fut toujours auprès d'elle, et ne cessa de lui conter des douceurs.

La jeune demoiselle ne s'ennuyait point et oublia ce que sa marraine lui avait recommandée, de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit lorsqu'elle ne croyait point qu'il fut encore onze heures ; elle se leva, et s'enfuit aussi légèrement qu'aurait fait une biche. Le prince la suivit, mais il ne put l'attraper. Elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre que le prince ramassa bien soigneusement. Cendrillon arriva chez elle bien essoufflée, sans carrosse, sans laquais, et avec ses méchans habits ; rien ne lui était resté de toute sa magnificence, qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avait laissé tomber.

On demanda aux gardes de la porte du palais, s'ils n'avaient point vu sortir une princesse ; ils dirent qu'ils n'avaient vu sortir personne qu'une jeune fille fort mal vêtue, et qui avait plus l'air d'une paysanne que d'une demoiselle. Quand les deux sœurs revinrent du bal, Cendrillon leur demanda si elles s'étaient encore bien diverties, et si la belle dame y avait été ; elles lui dirent que oui, mais qu'elle s'était enfuie lorsque minuit avait sonné, et si promptement, qu'elle avait laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde ; que le fils du roi l'avait ramassée, et qu'il n'avait fait que la regarder tout le temps du bal, et qu'assurément il était bien amoureux de la belle personne à qui appartenait la pertite pantoufle.

Elles dirent vrai, car peu de jours après, le fils du roi fit publier à son de trompe qu'il épouserait celle dont le pied serait bien juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux princesses, ensuite aux duchesses et à toute la cour, mais inutilement. On la porta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle ; mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardait, et qui reconnut sa pantoufle, dit en riant ; que je voie si elle ne me

serait pas bonne ! Ses sœurs se mirent à rire et à se moquer d'elle. Le gentilhomme qui faisait l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, et la trouvant fort belle, dit que cela était très juste, et qu'il avait l'ordre de l'essayer à toutes les filles.

Il fit asseoir Cendrillon, et approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'il y entrait sans peine, et qu'elle y était juste comme de la cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore, quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle, qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la marraine qui, ayant donné un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avaient vue au bal. Elles se jetèrent à ses pieds pour lui demander pardon des mauvais traitemens qu'elles lui avaient fait souffrir. Cendrillon les releva, et leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnait de bon cœur, et qu'elle les priait de bien l'aimer toujours. On la mena chez le jeune prince, parée comme elle était. Il la trouva encore plus belle que jamais, et, peu de jours après, il l'épousa.

Cendrillon, qui était aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au palais, et les maria, dès le jour même, à deux grands seigneurs de la cour.

MORALITÉ.

La beauté pour le sexe est un rare trésor;
De l'admirer jamais on ne se lasse :
Mais ce qu'on nomme bonne grâce,
Est sans prix et vaut mieux encor.
C'est ce qu'à Cendrillon fit voir sa marraine;
En la dressant, en l'instruisant,
Tant et si bien qu'elle en fit une reine;
Car ainsi sur ce compte on va moralisant.
Belles, ce don vaut mieux que d'être bien coiffées,
Pour engager un cœur, pour en venir à bout,
La bonne grâce est le vrai don des fées :
Sans elle on ne peut rien, avec elle on peut tout.

AUTRE MORALITÉ.

C'est sans doute un grand avantage
D'avoir de l'esprit, du courage,
De la naissance et du bon sens,
Et autres semblables talens
Qu'on reçoit du ciel en partage;
Mais vous aurez beau les avoir,
Pour votre avancement ce serait choses vaines,
Si vous n'avez pour les faire valoir
Ou des parrains ou des marraines.



RIQUET A LA HOUPE.

CONTE.

Il était une fois une reine qui accoucha d'un fils si laid et si mal fait, qu'on douta long-temps s'il avait forme humaine. Une fée qui se trouva à sa naissance, assura qu'il ne laisserait pas d'être aimable, parce qu'il aurait beaucoup d'esprit : elle ajouta même qu'il pourrait, en vertu du don qu'elle venait de lui faire, donner autant d'esprit qu'il en aurait à la personne qu'il aimerait

le mieux. Tout cela consola un peu la pauvre reine, qui était bien affligée d'avoir mis au monde un si vilain marmot. Il est vrai que cet enfant ne commença pas plus tôt à parler, qu'il dit mille jolies choses, et qu'il avait dans toutes ses actions je ne sais quoi de si spirituel, qu'on en était charmé. J'oubliais de dire qu'il vint au monde avec une petite houpe de cheveux sur la tête; ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la Houpe : car Riquet était le nom de la famille.

Au bout de sept ou huit ans, la reine d'un royaume voisin accoucha de deux filles. La premières qui vint au monde était plus belle que le jour : la reine en fut si aise, qu'on appréhenda que la trop grande joie qu'elle en avait ne lui fit mal. La même fée qui avait assisté à la naissance du petit Riquet à la Houpe, était présente; et, pour modérer la joie de la reine, elle lui déclara que cette petite princesse n'aurait point d'esprit, et qu'elle serait aussi stupide qu'elle était belle; cela mortifia beaucoup la reine; mais elle eut, quelques momens après, un bien plus grand chagrin; car la seconde fille dont elle accoucha se trouva extrêmement laide. Ne vous affligez pas tant, madame, lui dit la fée, votre fille sera récompensée; d'ailleurs

elle aura tant d'esprit qu'on ne s'apercevra presque pas qu'il lui manque de la beauté. Dieu le veuille, répondit la reine; mais n'y aurait-il pas moyen de faire avoir un peu d'esprit à l'aînée, qui est si belle? Je ne puis rien pour elle, madame, du côté de l'esprit, lui dit la fée; mais je puis tout du côté de la beauté; et, comme il n'y a rien que je ne veuille pour votre satisfaction, je vais lui donner pour don de pouvoir rendre beau ou belle la personne qui lui plaira. A mesure que ces deux princesses devinrent grandes, leurs perfections crurent aussi avec elles; et on ne parlait partout que de la beauté de l'aînée et de l'esprit de la cadette. Il est vrai que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissait à vue d'œil, et l'aînée devenait plus stupide de jour en jour; ou elle ne répondait rien à ce qu'on lui demandait, ou elle disait une sottise. Elle était avec cela si maladroite, qu'elle n'eût pu ranger quatre porcelaines sur le bord d'une cheminée sans en casser une, ni boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses habits. Quoique la beauté soit un grand avantage dans une jeune personne, cependant la cadette l'emportait presque toujours sur son aînée dans toutes les compagnies.

D'abord, on allait du côté de la plus belle, pour la voir et pour l'admirer ; mais bientôt après on allait à celle qui avait le plus d'esprit, pour lui entendre dire mille choses agréables, et on était étonné qu'en moins d'un quart d'heure l'aîné n'avait plus personne auprès d'elle, et que tout le monde s'était rangé autour de la cadette.

L'aînée, quoique fort stupide, le remarqua bien; et elle eût donné sans regret toute sa beauté pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. La reine, toute sage qu'elle était, ne put s'empêcher de lui reprocher plusieurs fois sa bêtise; ce qui pensa faire mourir de douleur cette pauvre princesse.

Un jour qu'elle s'était retirée dans un bois pour y plaindre son malheur, elle vit venir à elle un petit homme fort désagréable, mais vêtu très-magnifiquement. C'était le jeune prince Riquet à la Houpe, qui, étant devenu amoureux d'elle sur ses portraits, qui couraient par tout le monde, avait quitté le royaume de son père pour avoir le plaisir de la voir et de lui parler. Ravi de la rencontrer ainsi toute seule, il l'aborde avec tout le respect et toute la politesse imaginables. Ayant remarqué, après lui avoir fait les complimens ordinaires, qu'elle était fort mélancolique, il

lui dit : je ne comprends point, madame, comment une personne aussi belle que vous l'êtes, peut être aussi triste que vous le paraissez ; car, quoique je puisse me vanter d'avoir vu une infinité de belles personnes, je puis dire que je n'en ai jamais vu dont la beauté approche de la vôtre. Cela vous plaît à dire, monsieur, lui répondit la princesse, et elle en demeura là. La beauté, reprit Riquet à la Houpe, est un si grand avantage, qu'il doit tenir lieu de tout le reste ; et quand on le possède, je ne vois rien qui puisse nous affliger beaucoup.

J'aimerais mieux, dit la princesse, être aussi laide que vous, avoir de l'esprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ai, et d'être bête autant que je le suis. Il n'y a rien, madame, qui marque d'avantage qu'on a de l'esprit, que de croire n'en pas avoir, et il est de la nature de ce bien là, que plus on n'en a, plus on croit en manquer. Je ne sais pas cela, dit la princesse ; mais je sais fort bien que je suis fort bête, et c'est de là que me vient le chagrin qui me tue. Si ce n'est que cela, madame, qui vous afflige, je puis aisément mettre fin à votre douleur. Et comment ferez-vous ? dit la princesse. J'ai le pouvoir, madame, dit Riquet à la Houpe, de donner de

l'esprit autant qu'on en peut avoir, pourvu que vous vouliez bien m'épouser. La princesse demeura toute interdite, et ne répondit rien. Je vois, reprit Riquet à la Houpe, que cette proposition vous fait de la peine, et je ne m'en étonne pas ; mais je vous donne un an tout entier pour vous y résoudre. La princesse avait si peu d'esprit, et en même temps une si grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année ne viendrait jamais ; de sorte qu'elle accepta la proposition qui lui était faite. Elle n'eut pas plus tôt promis à Riquet à la Houpe qu'elle l'épouserait dans un an à pareil jour, qu'elle se sentit tout autre qu'elle n'était auparavant : elle se trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui lui plaisait, et à le dire d'une manière fine, aisée et naturelle. Elle commença dès ce moment une conversation galante et soutenue avec Riquet à la Houpe, où elle babilla d'une telle façon, que Riquet à la Houpe crut lui avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en était réservé pour lui-même.

Quand elle fut retournée au palais, toute la cour ne savait que penser d'un changement si subit et si extraordinaire ; car autant on lui avait ouï dire d'impertinences auparavant, autant lui enten-

dait-on dire des choses bien sensées et très-spirituelles. Toute la cour en eut une joie qui ne se peut imaginer; il n'y eut que sa cadette qui n'en fut pas bien aise, parce que n'ayant plus sur son aînée l'avantage de l'esprit, elle ne paraissait auprès d'elle qu'une guenon fort désagréable. Le roi se conduisait par ses avis, et elle allait même quelquefois tenir conseil dans son appartement. Le bruit de ce changement s'étant répandu, tous les jeunes princes des royaumes voisins firent leurs efforts pour s'en faire aimer, et presque tous la demandèrent en mariage : mais elle n'en trouvait point qui eût assez d'esprit, et elle les écoutait tous sans s'engager à pas un d'eux. Cependant il en vint un si puissant, si riche, si spirituel et si bien fait, qu'elle ne put s'empêcher d'avoir de la bonne volonté pour lui. Son père s'en étant aperçu, lui dit qu'il la laissait maîtresse sur le choix d'un époux, et qu'elle n'avait qu'à se déclarer. Comme plus on a d'esprit, et plus on a de peine à prendre une ferme résolution sur cette affaire, elle demanda après avoir remercié son père, qu'il lui donna du temps pour y penser. Elle alla par hasard se promener dans le même bois où elle avait trouvé Riquet à la Houpe, pour rêver plus commodément à ce qu'elle avait à faire.

Dans le temps qu'elle se promenait, rêvant profondément, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme de plusieurs personnes qui vont et viennent, et qui agissent. Ayant prêté l'oreille plus attentivement, elle ouït que l'un disait : Apporte-moi cette marmite ; l'autre : Donne-moi cette chaudière ; l'autre : Mets du bois dans ce feu. La terre s'ouvrit dans le même temps, et elle vit sous ses pieds comme une grande cuisine pleine de cusiniers, de marmitons et de toutes sortes d'officiers nécessaires pour faire un festin magnifique. Il en sortit une bande de vingt ou trente rotisseurs qui allèrent se camper dans une allée du bois, autour d'une table fort longue, et qui, la lardoire à la main, et la queue de renard sur l'oreille, se mirent à travailler en cadence au son d'une chanson harmonieuse.

La princesse, étonnée de ce spectacle, leur demanda pour qui ils travaillaient. C'est, madame, lui dit le plus apparant de la bande, pour le prince Riquet à la Houpe, dont les noces se feront demain. La princesse, encore plus surprise qu'elle ne l'avait été, et se ressouvenant tout à coup qu'il y avait un an qu'à pareil jour elle avait promis d'épouser le prince Riquet à la Houpe, pensa tomber de son haut. Ce qui

faisait qu'elle ne s'en souvenait pas, c'est que, quand elle fit cette promesse, elle était une bête, et qu'en prenant le nouvel esprit que le prince lui avait donné, elle avait oublié toutes ses sottises.

Elle n'eut pas fait trente pas en continuant sa promenade, que Riquet à la Houpe se présenta à elle, brave, magnifique, et comme un prince qui va se marier. Vous me voyez, dit-il, madame, exact à tenir ma parole, et je ne doute point que vous ne veniez ici pour exécuter la vôtre, et me rendre, en me donnant la main, le plus heureux de tous les hommes. Je vous avouerai franchement, répondit la princesse, que je n'ai pas encore pris ma résolution là-dessus, et je ne crois pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la souhaitez.

Vous m'étonnez, madame, lui dit Riquet à la Houpe. Je le crois, dit la princesse, et assurément si j'avais affaire à un brutal, à un homme sans esprit, je me trouverais bien embarrassée. Une princesse n'a que sa parole, me dirait-il, il faut que vous m'épousiez, puisque vous me l'avez promis; mais comme celui à qui je parle est l'homme du monde qui a le plus d'esprit; je suis sûre qu'il entendra raison. Vous savez que quand je n'étais qu'une

bête, je ne pouvais néanmoins me résoudre à vous épouser; comment voulez-vous qu'ayant l'esprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n'étais, je prenne aujourd'hui une résolution que je n'ai pu prendre dans ce temps-là? Si vous pensiez tout de bon à m'épouser, vous avez eu grand tort de m'ôter ma bêtise, et de me faire voir plus clair que je ne voyais.

Si un homme sans esprit, répondit Riquet à la Houpe, serait bien reçu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher votre manque de parole, pourquoi voulez-vous, madame, que je n'en use pas de même dans une chose où il y va de tout le bonheur de ma vie? est-il raisonnable que les personnes qui ont de l'esprit soient d'une pire condition que ceux qui n'en ont pas? Le pouvez-vous prétendre, vous qui en avez tant et qui avez tant souhaité d'en avoir? Mais venons au fait, s'il vous plaît. A la réserve de ma laideur, y a-t-il quelque chose en moi qui vous déplaise? Êtes-vous mal contente de ma naissance, de mon esprit, de mon humeur et de mes manières? Nullement, répondit la princesse; j'aime en vous tout ce que vous venez de me dire.

Si cela est ainsi, reprit Riquet à la

Houpe, je vais être heureux, puisque vous pouvez me rendre le plus aimable de tous les hommes. Comment cela se peut-il faire? lui dit la princesse. Cela se fera, répondit Riquet à la Houpe, si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela soit; et afin, madame, que vous n'en doutiez pas, sachez que la même fée qui, au jour de ma naissance, me fit le don de pouvoir rendre spirituelle la personne qui me plairait, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez, et à qui vous voudrez bien faire cette faveur.

Si la chose est ainsi, dit la princesse, je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le prince du monde le plus aimable, et je vous en fais le don autant qu'il est en moi. La princesse n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles, que Riquet à la Houpe parut à ses yeux l'homme du monde le plus beau, le mieux fait et le plus aimable qu'on ait jamais vu. Quelques-uns assurent que ce ne furent point les charmes de la fée qui opérèrent, mais que l'amour seul fit cette métamorphose. Ils disent que la princesse ayant fait réflexion sur la persévérance de son amant, sur sa discrétion, et sur toutes les bonnes qualités de son âme et de son esprit; ne vit plus la difformité de son corps, ni la laideur de son visage;

que sa bosse ne lui sembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos, et tandis que jusqu'alors elle l'avait vu boîter effroyablement, elle ne lui trouva plus que certain air penché qui la charmait.

Ils disent encore que ses yeux qui étaient louches, ne lui en parurent que plus brillans; que leur déréglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excès d'amour, et qu'enfin son gros nez rouge, eut pour elle quelque chose de martial et d'héroïque. Quoi qu'il en soit, la princesse promit sur le champ de l'épouser, pourvu qu'il en obtint le consentement du roi son père.

Le roi ayant su que sa fille avait beaucoup d'estime pour Riquet à la Houpe, qu'il connaissait d'ailleurs pour un prince très-spirituel et très-sage, le reçut avec plaisir pour son gendre. Dès le lendemain, les noces furent faites, ainsi que Riquet à la Houpe l'avait prévu, et selon les ordres qu'il en avait donné long-temps auparavant.

MORALITÉ.

Ce que l'on voit dans cet écrit
Est moins un conte en l'air que la vérité même.
Tout est beau dans ce que l'on aime;
Tout ce qu'on aime a de l'esprit.

AUTRE MORALITÉ.

Dans un objet où la nature
Aura mis de beaux traits et la vive peinture
D'un teint où jamais l'art ne saurait arriver ,
Tous ces dons pourront moins, pour rendre un cœur sensible,
Qu'un seul agrément invisible
Que l'amour y fera trouver.



LE PETIT POUCET.

CONTE.

Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfans, tous gar

çons; l'aîné n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept. On s'étonnera que le bûcheron ait eu tant d'enfans en si peu de temps; mais c'est que sa femme allait vite en besogne, et n'en faisait pas moins de deux à la fois. Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfans les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat, et ne disait mot, prenant pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit. Il était fort petit, et quand il vint au monde, il n'était guère plus gros que le pouce, ce qui fit qu'on l'appela le Petit Poucet.

Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, et on lui donnait toujours tort. Cependant il était le plus avisé de tous ses frères, et s'il parlait peu, il écoutait beaucoup. Il vint une année très-fâcheuse; et la famine fut si grande, que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfans. Un soir que ces enfans étaient couchés, et que le bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur : Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfans; je ne saurais les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis résolu de les

mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé; car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient.

Ah! s'écria la bûcheronne, pourrais-tu bien toi-même mener perdre tes enfans? Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir : elle était pauvre, mais elle était leur mère. Cependant ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant.

Le petit Poucet ouït tout ce qu'ils disaient; car ayant entendu dans son lit qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé doucement, et s'était glissé sous l'escabelle de son père, pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher, et ne dormit point le reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait à faire. Il se leva de bon matin, et alla au bord d'un ruisseau, où il remplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison. On partit, et le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savait à ses frères. Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où, à dix pas de distance, on ne se voyait pas l'un et l'autre. Le bûcheron se mit à couper du bois, et ses enfans à ramasser des broutilles pour faire des fagots.

Le père et la mère les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout-à-coup par un petit sentier détourné. Lorsque ces enfans se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force. Le petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison; car, en marchant, il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches; il leur dit donc: Ne craignez point, mes frères; mon père et ma mère nous ont laissés ici, mais je vous ramènerai bien au logis; suivez-moi seulement. Ils le suivirent, et il les ramena jusqu'à leur maison, par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte, pour écouter tout ce que disaient leur père et leur mère.

Dans le moment que le bûcheron et la bûcheronne arrivèrent chez eux, le seigneur du village leur envoya dix écus qu'il leur devait il y avait long-temps, et dont ils n'espéraient plus rien. Cela leur redonna la vie, car ces pauvres gens mouraient de faim. Le bûcheron envoya sur l'heure sa femme à la boucherie. Comme il y avait long-temps qu'ils n'avaient mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il

n'en fallait pour le souper de deux personnes.

Lorsqu'ils furent rassasiés, la bûcheronne dit : Hélas! où sont maintenant nos pauvres enfans? Ils feraient bonne chère de ce qui nous reste-là. Mais, aussi, Guillaume, c'est toi qui les as voulu perdre ; j'avais bien dit que nous nous en repentirions. Que font-ils maintenant dans cette forêt? Hélas! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés! tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfans.

Le bûcheron s'impatienta à la fin ; car elle redit plus de vingt fois qu'il s'en repentirait, et qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre, si elle ne se taisait. Ce n'est pas que le bûcheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme ; mais c'est qu'elle lui rompait la tête et qu'il était de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très-importunes celles qui ont toujours bien dit. La bûcheronne était tout en pleurs : Hélas! où sont maintenant mes enfans, mes pauvres enfans? Elle le dit une fois si haut, que les enfans qui étaient à la porte, l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble : Nous voilà! nous voilà!

Elle courut vite leur ouvrir la porte, et

leur dit, en les embrassant : Que je suis aise de vous revoir, mes chers enfans! Vous êtes bien las, et vous avez bien faim; et toi, Pierrot, comme te voilà crotté! viens que je te débarbouille. Ce Pierrot était son fils aîné, qu'elle aimait mieux que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau, et qu'elle était un peu rousse. Ils se mirent à table, et mangèrent d'un appétit qui faisait plaisir au père et à la mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la forêt, en parlant presque tous ensemble.

Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfans avec eux, et cette joie dura tant que les dix écus durèrent; mais lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin, et résolurent de les perdre encore; et, pour ne pas manquer le coup, de les mener bien plus loin que la première fois. Ils ne purent parler de cela si secrètement, qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avait déjà fait; mais quoiqu'il fût levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour.

Il ne savait que faire, lorsque la bûche-

ronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeûner, il songea qu'il pourrait se servir de son pain au lieu de cailloux, en le jetant par miettes le long des chemins où ils passeraient : il le serra donc dans sa poche. Le père et la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais et le plus obscur ; et dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant, et les laissèrent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyait retrouver aisément son chemin, par le moyen de son pain qu'il avait semé partout où il avait passé; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette, les oiseaux étaient venus, qui avaient tout mangé. Les voilà donc bien affligés ; car plus ils s'enfonçaient dans la forêt, plus ils s'égaraient.

La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils croyaient n'entendre de tous côtés que des hurlemens de loups qui venaient à eux pour les manger ; ils n'osaient presque se parler ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os; ils glissaient à chaque pas, tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains. Le petit Poucet grimpa au haut d'un arbre

pour voir s'il ne découvrait rien : tournant la tête de tous côtés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui était bien loin par-delà la forêt. Il descendit de l'arbre, et lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien ; cela le désola.

Cependant ayant marché quelque temps avec ses frères du côté qu'il avait vu la lumière, il la revit en sortant du bois. Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs ; car souvent ils la perdaient de vue, ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelque fond. Ils heurtèrent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient. Le petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfans qui s'étaient perdus dans la forêt, et qui demandaient à coucher par charité.

Cette femme, les voyant tous si jolis, se mit à pleurer, et leur dit : Hélas! mes pauvres enfans, où êtes-vous venus? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un ogre qui mange les petits enfans? Hélas! Madame, lui répondit le petit Poucet, qui tremblait de toute sa force aussi bien que ses frères, que ferons-nous? Il est bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne

voulez pas nous retenir chez vous ; et cela étant, nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange ; peut-être qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier.

La femme de l'ogre, qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer, et les mena se chauffer auprès d'un bon feu ; car il y avait un mouton tout entier à la broche pour le souper de l'ogre. Comme ils commençaient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte : c'était l'ogre qui venait. Aussitôt la femme les fit cacher sous le lit, et alla ouvrir la porte. L'ogre demanda d'abord si le souper était prêt, et si on avait tiré du vin ; et aussitôt il se mit à table. Le monton était encore tout sanglant ; mais il ne lui en sembla que meilleur. Il flairait à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche. Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d'habiller, que vous sentiez. Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'ogre en regardant sa femme de travers, et il y a ici quelque chose que je n'entends pas. En disant ces mots, il se leva de table et alla droit au lit.

Ah ! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme ? Je ne sais

à quoi il tient que je te mange aussi : bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours-ci. Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre.

Ces pauvres enfans se mirent à genoux, en lui demandant pardon; mais ils avaient affaire au plus cruel de tous les ogres, qui, bien loin d'avoir de la pitié, les dévorait déjà des yeux, et disait à sa femme que ce serait là de friands morceaux, lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce.

Il alla prendre un grand couteau, et, en approchant de ces pauvres enfans, il l'aiguisait sur une longue pierre qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit : Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est? N'aurez-vous pas assez de temps demain? Tais-toi, reprit l'ogre, ils en seront plus mortifiés. Mais vous avez encore tant de viande! reprit sa femme; voilà un veau, deux moutons, et la moitié d'un cochon. Tu as raison, dit l'ogre, donne-leur bien à souper, afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher.

La bonne femme fut ravie de joie, et leur porta bien à souper; mais ils ne purent manger, tant ils étaient saisis de peur.

Pour l'ogre, il se mit à boire, ravi d'avoir de quoi bien régaler ses amis. Il but une douzaine de coups de plus qu'à l'ordinaire, ce qui lui donna un peu dans la tête, et l'obligea de s'aller coucher.

L'ogre avait sept filles qui n'étaient encore que des enfans. Ces petites ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche, comme leur père; mais elles avaient de petits yeux gris et tous ronds, le nez crochu et une fort grande bouche, avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes; mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfans pour en sucer le sang. On les avait fait coucher de bonne heure, et elles étaient toutes sept dans un grand lit ayant chacune une couronne d'or sur la tête. Il y avait dans la même chambre un autre lit de la même grandeur : ce fut dans ce lit que la femme de l'ogre mit coucher les sept petits garçons, après quoi elle alla se coucher auprès de son mari.

Le petit Poucet, qui avait remarqué que les filles de l'ogre avaient des couronnes d'or sur la tête, et qui craignait qu'il ne prît à l'ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se lev

vers le milieu de la nuit, et prenant les bonnets de ses frères et le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or qu'il mit sur la tête de ses frères et sur la sienne, afin que l'ogre les prît pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorger.

La chose réussit comme il l'avait pensé; car l'ogre s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, et prenant son grand couteau : Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles; n'en faisons pas à deux fois. Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, et s'approcha du lit où étaient les petits garçons, qui dormaient tous, excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'ogre qui lui tâtait la tête comme il avait tâté celle de tous ses frères. L'ogre qui sentit les couronnes d'or : Vraiment, dit-il, j'allais faire là un bel ouvrage! Je vois bien que j'ai bu trop hier au soir. Il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons : Ah! les voilà, dit-il, nos gaillards; travaillons hardiment.

En disant ces mots, il coupa, sans ba-

lancer, la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'ogre, il réveilla ses frères, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin, et sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant, et sans savoir où ils allaient. L'ogre s'étant éveillé, dit à sa femme : Va-t'en là haut habiller ces petits drôles d'hier au soir.

L'ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la manière qu'il entendait qu'elle les habillât, et croyant qu'il lui ordonnait de les aller vêtir. Elle monta en haut, où elle fut bien surprise lorsqu'elle aperçut ses petites filles égorgées et nageant dans leur sang. Elle commença par s'évanouir (car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres). L'ogre craignant que sa femme fût trop long-temps à faire la besogne dont il l'avait chargée, monta en haut pour l'aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme, lorsqu'il vit cet affreux spectacle. Ah ! qu'ai-je fait-là ! s'écria-t-il. Ils me le paieront, les malheureux ! et tout-à-l'heure. Il jeta

aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme, et l'ayant fait revenir : Donne-moi vite mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que j'aille les attrapper.

Il se mit en campagne, et, après avoir couru de tous côtés, enfin il entra dans un chemin où marchaient ces pauvres enfans, qui n'étaient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'ogre qui allait de montagne en montagne, et qui traversait des rivières aussi aisément qu'il aurait fait du moindre ruisseau. Le petit Poucet qui vit un rocher creux proche le lieu où ils étaient, y fit cacher ses six frères, et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'ogre deviendrait.

L'ogre, qui se trouvait fort las du long chemin qu'il avait fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme), voulut se reposer; et, par hasard, il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étaient cachés. Comme il n'en pouvait plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfans n'en eurent pas moins de peur que quand il tenait son grand couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur, et dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison, peu-

dant que l'ogre dormait bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine de lui; ils crurent son conseil et gagnèrent vite la maison.

Le petit Poucet s'étant approché de l'ogre, lui tira doucement ses bottes et les mit aussitôt. Les bottes étaient fort grandes et fort larges; mais comme elles étaient fées, elles avaient le don de s'agrandir et de se rapetisser selon la jambe de celui qui les chaussait, de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds et à ses jambes, que si elles eussent été faites pour lui. Il alla droit à la maison de l'ogre, où il trouva sa femme qui pleurait auprès de ses filles égorgées. Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger, car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer, s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenaient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu, et m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a de vaillant, sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues, que voilà, pour faire diligence, et aussi afin que vous ne croyiez pas que je suis un affronteur.

La bonne femme, fort effrayée, lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait ; car cet ogre ne laissait pas d'être bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfans. Le petit Poucet étant donc chargé de toutes les richesses de l'ogre, s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonstance, et qui prétendent que le petit Poucet n'a pas fait ce vol à l'ogre ; qu'à la vérité, il n'avait pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieues, dont il ne se servait que pour courir après les petits enfans ; ces gens-là assurent le savoir de bonne part, et même pour avoir bu et mangé dans la maison du bûcheron. Ils assurent que lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'ogre, il s'en alla à la cour, où il savait qu'on était fort en peine d'une armée qui était à deux cents lieues de là, et du succès d'une bataille qu'on avait donnée. Il alla, disent-ils, trouver le roi, et lui dit que, s'il le souhaitait, il lui rapporterait des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venait à bout.

Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même ; et cette première course

l'ayant fait connaître, il gagnait tout ce qu'il voulait, car le roi le payait parfaitement pour porter ses ordres à l'armée; et une infinité de dames lui donnaient tout ce qu'il voulait pour avoir des nouvelles de leurs enfans, et ce fut là son plus grand gain. Il se trouvait quelques femmes qui le chargeaient de lettres pour leurs maris; mais elles le payaient si mal, et cela allait à si peu de chose, qu'il ne daignait pas mettre en ligne de compte ce qu'il gagnait de ce côté-là.

Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courrier, et y avoir amassé beaucoup de biens, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à l'aise. Il acheta des offices de nouvelle création pour son père et pour ses frères; et par-là il les établit tous, et fit parfaitement bien sa cour en même temps.

MORALITÉ.

On ne s'afflige pas d'avoir beaucoup d'enfans,
Quand ils sont tous beaux, bien faits et bien grands,
Et d'un extérieur qui brille;
Mais si l'un d'eux est faible, on ne dit mot;
On le méprise, on le raille, on le pille:
Quelquefois cependant c'est un petit marmot
Qui fera le bonheur de toute une famille.

FORTUNÉE.

CONTE.

Il était une fois un pauvre laboureur, qui, se voyant sur le point de mourir, ne voulut laisser dans sa succession aucuns sujets de dispute à son fils et à sa fille qu'il aimait tendrement. Votre mère m'apporta, leur dit-il, pour toute dot, deux escabelles et une paillasse ; les voilà avec ma poule, un pot d'œillets et un jonc d'argent, qui me fut donné par une grande dame qui séjourna dans ma pauvre chaumière ; elle me dit en partant : Mon bonhomme, voilà un don que je vous fais ; soyez soigneux de bien arroser les œillets et de bien serrer la bague. Au reste, votre fille sera d'une incomparable beauté ; nommez-la Fortunée, donnez-lui la bague et les œillets pour la consoler de sa pauvreté ; ainsi, ajouta le bonhomme, ma chère Fortunée, tu auras l'un et l'autre ; le reste sera pour ton frère.

Les deux enfans du laboureur parurent contens ; il mourut. Ils pleurèrent, et les partages se firent sans procès. Fortunée croyait que son frère l'aimait ; mais ayant

voulu prendre une des escabelles pour s'asssoir : garde tes œillets et ta bague, lui dit-il, d'un air farouche, et pour mes escabelles, ne les dérange point, j'aime l'ordre dans ma maison.

Fortunée, qui était très-douce, se mit à pleurer sans bruit ; elle demeura debout, pendant que Bedou (c'est le nom de son frère) était mieux assis qu'un docteur.

L'heure du souper vint, Bedou avait un excellent œuf frais de son unique poule, il en jeta la coquille à sa sœur. Tiens, lui dit-il, je n'ai pas autre chose à te donner ; si tu ne t'en accommodes point, va à la chasse aux grenouilles, il y en a dans ce marais prochain. Fortunée ne répliqua rien. Qu'aurait-elle répliqué ? elle leva les yeux au ciel, elle pleura encore, et puis elle entra dans sa chambre.

Elle la trouva toute parfumée, et ne doutant point que ce ne fût l'odeur de ses œillets, elle s'en approcha tristement, et leur dit : Beaux œillets, dont la variété me fait un extrême plaisir à voir, vous qui fortifiez mon cœur affligé, par ce doux parfum que vous répandez, ne craignez point que je vous laisse manquer d'eau, et que d'une main cruelle je vous arrache de votre tige ; j'aurai soin de vous, puisque vous êtes mon unique bien.

En achevant ces mots, elle regarda s'ils avaient besoin d'être arrosés; ils étaient fort secs. Elle prit sa cruche, et courut au clair de la lune jusqu'à la fontaine qui était assez loin; comme elle avait marché vite, elle s'assit au bord pour se reposer; mais elle y fut à peine qu'elle vit venir une dame dont l'air majestueux répondait bien à la nombreuse suite qui l'accompagnait; six filles d'honneur soutenaient la queue de son manteau; elle s'appuyait sur deux autres; ses gardes marchaient devant elle, richement vêtus de velours amarante, en broderie de perles; on portait un fauteuil de drap d'or, où elle s'assit, et un dais de campagne qui fut bientôt tendu; en même temps on dressa le buffet; il était tout couvert de vaisselle d'or et de cristal. On lui servit un excellent souper au bord de la fontaine, dont le doux murmure semblait s'accorder à plusieurs voix qui chantaient ces paroles:

Nos bois sont agités des plus tendres zéphirs,
    Flore brille sur ces rivages;
    Sous ces sombres feuillages
Les oiseaux enchantés expriment leurs désirs.
    Occupez-vous à les entendre,
    Et si votre cœur veut aimer,
Il est de doux objets qui peuvent vous charmer:
    On fera gloire de se rendre.

Fortunée se tenait dans un petit coin, n'osant remuer, tant elle était surprise de toutes les choses qui se passaient; au bout d'un moment, cette grande reine dit à l'un de ses écuyers : Il me semble que j'aperçois une bergère vers ce buisson, faites-la approcher.

Aussitôt Fortunée s'avança, et quelque timide qu'elle fût naturellement, elle ne laissa pas de faire une profonde révérence à la reine, avec tant de grâce, que ceux qui la virent en demeurèrent étonnés; elle prit le bas de sa robe, qu'elle baisa, puis elle se tint debout devant elle, baissant les yeux modestement; ses joues s'étaient couvertes d'un incarnat qui relevait la blancheur de son teint, et il était aisé de remarquer dans ses manières cet air de simplicité et de douceur qui charme dans les jeunes personnes.

Que faites-vous ici, la belle fille, lui dit la reine, ne craignez-vous point les voleurs? Hélas! Madame, dit Fortunée, je n'ai qu'un habit de toile, que gagneraient-ils avec une pauvre bergère comme moi? Vous n'êtes donc pas riche? reprit la reine en souriant. Je suis si pauvre, dit Fortunée, que je n'ai hérité de mon père, que d'un pot d'œillets et un jonc d'argent. Mais vous avez un cœur, ajouta la reine; si

quelqu'un voulait vous le prendre, voudriez-vous le donner? Je ne sais ce que c'est que de donner mon cœur, Madame, répondit-elle; j'ai toujours entendu dire que sans son cœur on ne peut vivre; que lorsqu'il est blessé, il faut mourir; et malgré ma pauvreté, je ne suis point fâchée de vivre.

— Vous aurez toujours raison, la belle fille, de défendre votre cœur. Mais, dites-moi, continua la reine, avez-vous bien soupé? Non, Madame, dit Fortunée, mon frère a tout mangé. La reine commanda qu'on lui apportât un couvert, et la faisant mettre à table, elle lui servit ce qu'il y avait de meilleur.

La jeune bergère était si surprise d'admiration, et si charmée des bontés de la reine, qu'elle pouvait à peine manger un morceau.

Je voudrais bien savoir, lui dit la reine, ce que vous venez faire si tard à la fontaine? Madame, dit-elle, voilà ma cruche, je venais quérir de l'eau pour arroser mes œillets. En parlant ainsi, elle se baissa pour prendre sa cruche qui était auprès d'elle; mais lorsqu'elle la montra à la reine, elle fut bien étonnée de la trouver d'or, toute couverte de gros diamans, et remplie d'une eau qui sentait admirablement

bon. Elle n'osait l'emporter, craignant qu'elle ne fût pas à elle. Je vous la donne, Fortunée, dit la reine; allez arroser les fleurs dont vous prenez soin ; et souvenez-vous que la reine des bois veut être de vos amies.

A ces mots, la bergère se jeta à ses pieds. Après vous avoir rendu de très-humbles grâces, Madame, lui dit-elle, de l'honneur que vous me faites, j'ose prendre la liberté de vous prier d'attendre ici un moment ; je vais vous quérir la moitié de mon bien, c'est mon pot d'œillets qui ne peut jamais être en de meilleures mains que les vôtres. Allez, Fortunée, lui dit la reine en lui touchant doucement les joues, je consens de rester ici jusqu'à ce que vous reveniez.

Fortunée prit sa cruche d'or, et courut dans sa petite chambre; mais pendant qu'elle en avait été absente, son frère Bedou y était entré; il avait pris le pot d'œillets, et mis à la place un grand chou. Quand Fortunée aperçut ce malheureux chou, elle tomba dans la dernière affliction, et demeura fort irrésolue si elle retournerait à la fontaine ; enfin elle s'y détermina, et se mettant à genoux devant la reine ; Madame, lui dit-elle, Bedou m'a volé mon pot d'œillets ; il ne me reste que mon jonc,

je vous supplie de le recevoir comme une preuve de ma reconnaissance. Si je prends votre jonc, belle bergère, dit la reine, vous voilà ruinée. Ah! Madame, dit-elle, avec un air tout spirituel, si je possède vos bonnes grâces, je ne puis me ruiner.

La reine prit le jonc de Fortunée, et le mit à son doigt; aussitôt elle monta dans un char de corail enrichi d'émeraudes, tiré par six chevaux blancs plus beaux que l'attelage du soleil. Fortunée la suivit des yeux tant qu'elle put; enfin les différentes routes de la forêt la dérobèrent à sa vue. Elle retourna chez Bedou, toute remplie de cette aventure.

La première chose qu'elle fit en entrant dans la chambre, ce fut de jeter le chou par la fenêtre; mais elle fut bien étonnée d'entendre une voix qui criait: Ah! je suis mort. Elle ne comprit rien à ces plaintes, car ordinairement les choux ne parlent pas.

Dès qu'il fut jour, Fortunée, inquiète de son pot d'œillets, descendit en bas pour l'aller chercher, et la première chose qu'elle trouva fut ce malheureux chou; elle lui donna un coup de pied, en disant: Que fais-tu ici, toi qui te mêles de tenir dans ma chambre la place de mes œillets? Si l'on ne m'y avait pas porté, répondit le

chou, je ne me serais pas avisé de ma tête d'y aller. Elle frissonna, car elle avait grand'peur ; mais le chou lui dit encore : Si vous voulez me reporter avec mes camarades, je vous dirai en deux mots que vos œillets sont dans la paillasse de Bedou. Fortunée, au désespoir, ne savait comment les reprendre ; elle eut la bonté de planter le chou, et ensuite elle prit la poule favorite de son frère, et lui dit : Méchante bête, je vais te faire payer tous les chagrins que Bedou me donne. Ah ! bergère, dit la poule, laissez-moi vivre, et comme mon humeur est de caqueter, je vais vous apprendre des choses surprenantes.

Ne croyez pas être fille du laboureur chez qui vous avec été nourrie, non, belle Fortunée, il n'était point votre père ; mais la reine qui vous donna le jour avait déjà eu six filles, et comme si elle eût été la maîtresse d'avoir un garçon, son mari et son beau-père lui dirent qu'ils la poignarderaient, à moins qu'elle ne leur donnât un héritier.

La pauvre reine affligée devint grosse ; on l'enferma dans un château, et l'on mit auprès d'elle des gardes, ou, pour mieux dire, des bourreaux qui avaient ordre de la tuer, si elle avait encore une fille.

Cette princesse, alarmée du malheur qui la menaçait, ne mangeait et ne dormait plus; elle avait une soeur qui était fée, elle lui écrivit ses justes craintes; la fée étant grosse, savait bien qu'elle aurait un fils; lorsqu'elle fut accouchée, elle chargea les zéphirs d'une corbeille où elle enferma son fils bien proprement, et elle leur donna ordre qu'ils portassent le petit prince dans la chambre de la reine, afin de le changer contre la fille qu'elle aurait : cette prévoyance ne servit de rien, parce que la reine ne recevant aucune nouvelle de sa soeur la fée, profita de la bonne volonté d'un de ses gardes, qui en eut pitié, qui la sauva avec une échlele de oordes.

Dès que vous fûtes venue au monde, la reine affligée, cherchant à se cacher, arriva dans cette maisonnette, demi-morte de lassitude et de douleur; j'étais laboureuse, dit la poule, et bonne nourrice; elle me chargea de vous, et me raconta ses malheurs, dont elle se trouva si accablée, qu'elle mourut sans avoir le temps de nous ordonner ce que nous ferions de vous.

Comme j'ai aimé toute ma vie à causer, je n'ai pu m'empêcher de dire cette aventure; de sorte qu'un jour il vint ici une belle dame, à laquelle je contai tout ce que

j'en savais. Aussitôt elle me toucha d'une baguette, et je devins poule, sans pouvoir parler davantage. Mon affliction fut extrême, et mon mari qui était absent dans le moment de cette métamarphose, n'en a jamais rien su.

A son retour, il me chercha partout; enfin il crut que j'étais noyée, ou que les bêtes des forêts m'avaient dévorée. Cette même dame qui m'avait fait tant de mal, passa une seconde fois par ici; elle lui ordonna de vous appeler Fortunée, et lui fit présent d'un jonc d'argent et d'un pot d'oeillets; mais comme elle était céans, il arriva vingt-cinq gardes du roi votre père, qui vous cherchaient avec de mauvaises intentions; elle dit quelques paroles, et les fit venir des choux verts, du nombre desquels est celui que vous jetâtes hier par votre fenêtre. Je ne l'avais point entendu parler jusqu'à présent, je ne pouvais parler moi-même; j'ignore comment la voix nous est revenue.

La princesse demeura bien surprise des merveilles que la poule venait de lui raconter; elle était encore pleine de bonté, et lui dit : Vous me faites grande pitié, ma pauvre nourrice, d'être devenue une poule, je voudrais fort vous rendre votre première figure, si je le pouvais; mais ne

désespérons de rien, il me semble que toutes les choses que vous venez de m'apprendre ne peuvent rester dans la même situation. Je vais chercher mes œillets, car je les aime uniquement.

Bedou était allé au bois, ne pouvant imaginer que Fortunée s'avisât de fouiller dans sa paillasse; elle fut ravie de son éloignement, et se flatta qu'elle ne trouverait aucune résistance, lorsqu'elle vit tout d'un coup une quantité de rats prodigieux armés en guerre; ils se rangèrent par bataillons, ayant derrière eux la fameuse paillasse, et les escabelles aux côtés, plusieurs grosses souris formaient le corps de réserve, résolues de combattre comme des amazones. Fortunée demeura bien surprise, elle n'osait approcher, car les rats se jetaient sur elle, la mordaient et la mettaient en sang. Quoi! s'écria-t-elle, mon œillet, mon cher œillet, resterez-vous en si mauvaise compagnie?

Elle s'avisa tout d'un coup, que peut-être cette eau si parfumée qu'elle avait dans un vase d'or, aurait une vertu particulière, elle courut la quérir; elle en jeta quelques gouttes sur le peuple souriquois; en même temps la racaille se sauva chacun dans son trou, et la princesse prit promptement ses beaux œillets, qui étaient sur

le point de mourir, tant ils avaient besoin d'être arrosés ; elle versa dessus toute l'eau qui était dans son vase d'or, et elle les sentait avec beaucoup de plaisir lorsqu'elle entendit une voix fort douce qui sortait d'entre les branches, et qui lui dit : « Incomparable Fortunée, voici le jour heureux et tant désiré de vous déclarer mes sentimens ; sachez que le pouvoir de votre beauté est tel, qu'il peut rendre sensible jusqu'aux fleurs. » La princesse, tremblante et surprise d'avoir entendu parler un chou, une poule, un œillet, et d'avoir vu une armée de rats, devint pâle et s'évanouit.

Bedou arriva là-dessus, le travail et le soleil avaient échauffé sa tête ; quand il vit que Fortunée était venue chercher ses œillets, et qu'elle les avait trouvés, il la traîna jusqu'à sa porte, et la mit dehors. Elle eut à peine senti la fraîcheur de la terre, qu'elle ouvrit ses beaux yeux ; elle aperçut auprès d'elle la reine des bois, toujours charmante et magnifique. Vous avez un mauvais frère, dit-elle à Fortunée, j'ai vu avec quelle inhumanité il vous a jetée ici ; voulez-vous que je vous venge? Non, Madame, lui dit-elle, je ne suis point capable de me fâcher, et son mauvais naturel ne peut changer le mien. Mais, ajouta la

reine, j'ai un pressentiment qui m'assure que ce gros laboureur n'est pas votre frère; qu'en pensez-vous? Toutes les apparences me persuadent qu'il l'est, Madame, répliqua modestement la bergère, et je dois les en croire. Quoi! continua la reine, n'avez-vous point entendu dire que vous êtes née princesse? On me l'a dit depuis peu, répondit-elle; cependant oserais-je me vanter d'une chose dont je n'ai aucune preuve? Ah! ma chère enfant, ajouta la reine, que je vous aime avec cette humeur; je connais à présent que l'éducation obscure que vous avez reçue n'a point étouffé la noblesse de votre sang.

Oui, vous êtes princesse, et il n'a pas tenu à moi de vous garantir des disgrâces que vous avez éprouvées jusqu'à cette heure. Elle fut interrompue en cet endroit par l'arrivée d'un jeune adolescent plus beau que le jour; il était habillé d'une longue veste mêlée d'or et de soie verte, rattachée par de grandes boutonnières d'émeraudes, de rubis et de diamans, il avait une couronne d'œillets, ses cheveux couvraient ses épaules.

Aussitôt qu'il vit la reine, il mit un genou en terre et la salua respectueusement. Ah! mon fils, mon aimable œillet, lui dit-elle, le temps fatal de votre enchante-

ment vient de finir par le secours de la belle Fortunée : quelle joie de vous voir ! Elle le serra étroitement entre ses bras ; et se tournant ensuite vers la bergère : Charmante princesse, lui dit-elle, je sais tout ce que la poule vous a raconté ; mais ce que vous ne savez point, c'est que les zéphirs que j'avais chargés de mettre mon fils à votre place, le portèrent dans un parterre de fleurs ; pendant qu'ils allaient chercher votre mère, qui était ma sœur ; une fée qui n'ignorait rien des choses les plus secrètes, et avec laquelle je suis brouillé depuis long-temps, épia si bien le moment qu'elle avait prévu de la naissance de mon fils, qu'elle le changea sur-le-champ en œillet, et malgré ma science, je ne pus empêcher ce malheur.

Dans le chagrin où j'étais réduite, j'employai tout mon art pour chercher quelque remède, et je n'en trouvai point de plus assuré que d'apporter le prince œillet dans le lieu où vous étiez nourrie, devinant que lorsque vous auriez arrosé les fleurs de l'eau délicieuse que j'avais placée dans un vase d'or, il parlerait, il vous aimerait, et qu'à l'avenir rien ne troublerait votre repos ; j'avais même le jonc d'argent qu'il fallait que je reçusse de votre main, n'ignorant pas que ce serait

la marque à quoi je reconnaîtrais que l'heure approchait où le charme perdrait sa force, malgré les rats et les souris que votre ennemie devait mettre en campagne, pour vous empêcher de toucher aux œillets; ainsi, ma chère Fortunée, si mon fils vous épouse avec ce jonc, votre félicité sera permanente; voyez à présent si ce prince vous paraît assez aimable pour le recevoir pour époux. Madame, répliqua-t-elle en rougissant, vous me comblez de grâces, je connais que vous êtes ma tante; que par votre savoir, les gardes envoyés pour me tuer ont été métamorphosés en choux, et ma nourrice en poule; qu'en me proposant l'alliance du prince Œillet, c'est le plus grand honneur où je puisse prétendre.

Mais, vous dirai-je mon incertitude? Je ne connais point son cœur, et je commence à sentir, pour la première fois de ma vie, que je ne pourrais être contente s'il ne m'aimait pas. N'ayez point d'incertitude là-dessus, belle princesse, lui dit le prince; il y a long-temps que vous avez fait en moi toute l'impression que vous y voulez faire à présent, et si l'usage de la voix m'avait été permis, que n'auriez-vous pas entendu tous les jours des progrès d'une passion qui me consumait!

Mais je suis un prince malheureux pour lequel vous ne ressentez que de l'indifférence. Il lui dit ensuite ces vers :

Tandis que d'un œillet j'ai gardé la figure,
Vous me donniez vos tendres soins :
Vous veniez quelquefois admirer sans témoins,
De mes brillantes fleurs la bizarre peinture.
Pour vous je répandais les parfums les plus doux ;
J'affectais à mes yeux une beauté nouvelle ;
Et lorsque j'étais loin de vous,
Une sécheresse mortelle
Ne vous prouvait que trop qu'en secret consumé
Je languissais toujours dans l'attente cruelle
De l'objet qui m'avait charmé.
A mes douleurs vous étiez favorable,
Et votre belle main
D'une eau pure arrosait mon sein,
Et quelquefois votre bouche adorable
Me donnait des baisers, hélas! pleins de douceur.
Pour mieux jouir de mon bonheur,
Et vous prouver mes feux et ma reconnaissance
Je souhaitais un si doux moment,

Que quelque magique puissance
Me fît sortir d'un triste enchantement.
Mes vœux sont exaucés, je vous vois, je vous aime;
Je puis vous dire mon tourment:
Mais par malheur pour moi vous n'êtes plus la même.
Quels vœux ai-je formés? justes dieux! qu'ai-je fait!

La princesse parut fort contente de la galanterie du prince; elle loua beaucoup cet impromptu, et quoiqu'elle ne fut pas accoutumée à entendre des vers, elle en parla en personne de bon goût. La reine, qui ne la souffrait vêtue en bergère, qu'avec impatience, la toucha, lui souhaitant les plus riches habits qui se fussent jamais vus; en même temps sa toile blanche se changea en brocard d'argent brodé d'escarboucles: de sa coiffure élevée tombait un long voile de gaze mêlé d'or; ses cheveux noirs étaient ornés de mille diamans, et son teint, dont la bancheur éblouissait, prit des couleurs si vives, que le prince pouvait à peine en soutenir l'éclat. Ah! Fortunée, que vous êtes belle et charmante, s'écria-t-il en soupirant, serez-

vous inexorable à mes peines ? Non, mon fils, dit la reine, votre cousine ne résistera point à nos prières.

Dans le temps qu'elle parlait ainsi, Bedou, qui retournait à son travail, passa, et voyant Fortunée comme une déesse, il crut rêver; elle l'appela avec beaucoup de bonté, et pria la reine d'avoir pitié de lui. Quoi ! après vous avoir si maltraitée, dit-elle? Ah! Madame, répliqua la princesse, je suis incapable de me venger. La reine l'embrassa, et loua la générosité de ses sentimens.

Pour vous contenter, ajouta-t-elle, je vais enrichir l'ingrat Bedou : sa chaumière devint un palais meublé et plein d'argent; ses escabelles ne changèrent point de forme, non plus que sa paillasse, pour le faire souvenir de son premier état; mais la reine des bois lima son esprit, elle lui donna de la politesse, elle changea sa figure. Bedou se trouva capable de sentimens de reconnaissance. Que ne dit-il pas à la reine et à la princesse, pour leur témoigner la sienne dans cette occasion.

Ensuite, par un coup de baguette, les choux devinrent des hommes et la poule une femme : le prince Œillet était seul mécontent; il soupirait auprès de sa princesse; il la conjurait de prendre une ré-

solution en sa faveur ; enfin elle y consentit ; elle n'avait jamais rien vu d'aimable ; et tout ce qui était aimable l'était moins que ce jeune prince. La reine des bois, ravie d'un si heureux mariage, ne négligea rien pour que tout y fût somptueux ; cette fête dura plusieurs années, et le bonheur de ces tendres époux dura toute leur vie.

FIN.

avoir la graine.
à l'abri des cha-
qués en automne,
, choux et choux-
ins déjà récoltés,
inards, navets et
une foule de grai-
nnez l'ébourgeon-
reffez en écusson à
-nier, coignassier,
glantier. Arrosez,
ut.
ur la dernière ré-
ois, haricots, épi-
ets. Buttez le cé-
ez les chicorées.
de carottes, bet-
ciboules, radis,
s. Ecussonnez sur
. Découvrez les
pêches, dont la
la fin de ce mois.
biner, arroser.
vez les semis d'hi-

mo
ple
me
ch
épi
feu
gu
en
ou
vel
lev
sem
dis,
et l
plu
son
et r
ave
aup
taux
Ret
la p
A

ver et de printems.
pour avoir des réc
l'autre année.

